

## MÉDECINE ET CAMP DE DÉPORTATION

Il est difficile d'imaginer que le mot de médecine soit employé ici. Et pourtant ! Le déporté à son arrivée au camp, ou au *Revier* du camp, (variant d'un camp à l'autre, souvent un mouiroir, ni hôpital, ni véritable infirmerie, mais lieu où les malades recevaient un minimum de soins, parfois amélioré grâce aux médecins et infirmiers détenus s'ils parvenaient à y être admis en tant que soignants) qu'il fût français, ou polonais, ou tchécoslovaque, ou d'autre nationalité, avait sans doute reçu dans sa vie une image du médecin, de l'infirmière, image faite de confiance et d'humanité. En pénétrant au camp, s'il savait bien que les SS étaient des bourreaux, des brutes, il était en droit de penser que le médecin allemand, s'il s'en trouvait là, observerait au moins une abstention dans l'organisation du crime nazi.

Cependant, la médecine était totalement inféodée au parti national-socialiste. Le simple détenu, le *Häftling*, en avait rapidement conscience, même immédiatement en camp d'extermination comme Auschwitz, s'il avait échappé initialement à la chambre à gaz, grâce à son âge, à sa constitution physique.

En camp de concentration, tel le Struthof ou Dachau, il voyait en le *Revier* un très relatif recours en cas de maladie, mais la plupart du temps inaccessible.

Quoiqu'il en fût, la même programmation finale, c'est à dire la déshumanisation du détenu, son avilissement pour aboutir à son élimination plus ou moins rapide, avec la complicité des médecins et des chercheurs nazis, était établie.

Comment en furent-ils arrivés là ?

Il convient, pour comprendre, de se pencher sur l'évolution de la mentalité allemande, après la guerre de 14-18, comprendre le désespoir de ce peuple allemand devant la faillite de la République de Weimar, son espérance devant les promesses hitlériennes, mû par un patriotisme très fort.

### LA RECHERCHE MÉDICALE EN ALLEMAGNE, DE 1918 À 1944

Ces médecins, ces chercheurs avant l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933, passaient pour respecter la personne humaine, dans un pays hautement cultivé.

Tout partit, deux années après l'armistice de 1918, fin octobre 1920, par le souci de la recherche. Les chercheurs médicaux allemands créèrent une fondation pour le progrès de la Science, reprenant ainsi la *Société de l'empereur Guillaume*.

Ils voulurent ainsi tourner la page et travailler efficacement.

L'intense propagande nazie entre 1925 et 1933, s'appuyant sur l'argument patriotique, toucha tous les milieux médicaux. Beaucoup y adhérèrent.

Avant Hitler les scientifiques avaient créé la DFG (*Deutsche Forschung Gemeinschaft*), soit Communauté d'aide à la recherche scientifique allemande, initialement sans caractère politique. Elle fut déviée de son projet et tint un rôle essentiel dans les expérimentations humaines sous le 3<sup>e</sup> Reich.

En effet, ce fut dans cette fondation que l'évolution se manifesta le plus sensiblement. Tout d'abord, le sentiment antisémite, toujours présent mais plus ou moins exprimé jusque là, apparut au grand jour après l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933. On mit sur la touche puis on chassa les chercheurs juifs de la DFG. En 1934 c'était fait. Même le professeur Stark, dont l'épouse avait aidé Hitler lorsqu'il était en prison en 1923, fut remplacé par Mentzel, nommé professeur par Hitler, expert en sciences naturelles, et de plus *Sturmbahnführer* SS, c'est-à-dire commandant.

- Le ministre nazi de la Science, Rust, annonça en 1937 la fondation d'un Conseil de recherche du Reich (CRR) purement inféodé au parti et présidé par le général Karl Becker, président du bureau de l'armement de l'armée de terre. Le pli était donc pris : la recherche se fit dorénavant au profit de l'armée.

- Au printemps 1940, après le suicide de Becker, Rust devint le président du CRR.
- En 1941, le P<sup>F</sup> Mentzel, authentique nazi, prit la présidence de la DFG. Dorénavant tout était dans ses mains, c'est-à-dire celles de la SS.
- En 1942, Göring fut chargé par Hitler d'organiser rigoureusement le CRR.
- En 1943 le Standartenführer Sievers devint l'adjoint de Mentzel.
- Après l'attentat du 20 juillet 44, les SS contrôlaient tout et imposaient la doctrine hitlérienne, doctrine de la suprématie exclusive de la race aryenne, politique antisémite qui prônait l'élimination.

## LA MÉDECINE EXPÉRIMENTALE

Dès 1945, on découvrit l'existence des expérimentations auxquelles se livrèrent des savants allemands en se servant de déportés des camps (les SS, après avoir ordonné au P<sup>F</sup> Florence, détenu, de participer à des expérimentations sur de jeunes juifs, et devant son refus indigné, le massacrèrent).

Des enquêtes, des recherches en Allemagne, des témoignages de victimes furent entreprises pour aboutir, certes à des publications journalistiques, mais aussi à des ouvrages sérieux qui traitèrent des problèmes soulevés par ces pratiques.

Avant et pendant la guerre, soit entre 1937 et 1941, ne furent publiés que les projets de la DFG et du CRR expurgés: Des projets anodins. Ainsi : recherches sur les animaux (agitation des oiseaux migrateurs en cage, traumatismes crâniens chez les lapins, etc.)

Mais la DFG finança des travaux où l'on traita des personnes humaines. Je ne vous apporte pas ici les résultats d'un travail exhaustif sur le sujet, mais quelques exemples, parmi tant d'autres:

Avant guerre, déjà le P<sup>F</sup> Lange, en 38-39, rechercha les antécédents génétiques des maladies neuro-musculaires. Son travail se fit sur des vagabonds, des mendiants. D'autres travaillèrent sur l'épilepsie, les débiles mentaux, la psychiatrie raciale.

Avec la guerre, la mentalité des chercheurs se radicalisa avec l'arrivée de nombreux prisonniers, détenus, juifs, étrangers, polonais.

Citons, pour compréhension, le cas Mengele, qui fut un pur nazi. Nous parlerons ensuite du Reichsführer Himmler qui favorisa l'expérimentation.

Le docteur Joseph Mengele, né en 1911, universitaire en médecine et "philosophie", ayant adhéré à 23 ans à la SA, puis au parti nazi à 27 ans, devint SS la même année (1938). Auparavant, en 1935, il avait présenté une thèse d'anthropologie sur *L'examen radiomorphologique de la partie antérieure du maxillaire inférieur dans quatre groupes raciaux*, pour prouver la supériorité de l'Européen de type nordique, parfait aryen.

Il servit de 1940 à 1943 dans la Waffen SS, blessé sur le front de l'Est, décoré, promu Hauptsturmführer (capitaine), inapte au service, il revint en Allemagne.

Avec toutes ces références, le docteur Mengele dirigea à 32 ans (en 1943), le laboratoire de recherche raciale de Frankfurt/Main.

Il fut alors nommé médecin-chef du camp de Auschwitz-Birkenau. Il s'employa à sélectionner les arrivants pour les chambres à gaz.

Il se livra alors à des recherches sur les jumeaux. Il voulait trouver la raison biologique de la gémeiparité, pour multiplier et améliorer la race aryenne.

Pour cela il fit mettre les jumeaux détenus dans des blocks spéciaux, puis, après examen, les assassina pour disséquer leurs cadavres. Ces expérimentations n'aboutirent à rien, n'apportent rien, mais il poursuivit ses recherches meurtrières. Certes, il fit mettre de côté les anomalies des jumeaux.

Une infirmière du block se rappela que Mengele s'intéressa à une petite fille de quelques mois, née à Auschwitz ; il lui pratiqua des injections dans les yeux pour tenter d'en changer la couleur.

Le bébé en mourut.

Le Reichsführer Himmler, bien qu'il ne fût absolument pas médecin, se passionna pour les expériences dites scientifiques sur les recherches raciales et créa dès 1933 la société *Ahnenerbe*, héritage des ancêtres, qui reçut en 1939 un statut qui la chargea des recherches scientifiques, donc des expériences dans les camps. *Ahnenerbe* devint en 1942 un organisme SS, rattaché à l'EM d'Himmler. Le président de la société était le recteur de l'université de Munich, le D<sup>r</sup> Wuest ; le directeur, ancien libraire, Sievers, devenu Oberführer, soit colonel SS, lui succéda. L'*Ahnenerbe* organisait et finançait les expériences, mais toujours selon les instructions d'Himmler.

**Les expériences** pouvaient avoir un objectif presque habituel, comme l'essai d'un sérum, de médicaments nouveaux, ou bien avoir un but particulier, selon l'idée originale du concepteur. Vérifier une hypothèse, même saugrenue, entraînait la demande, pratiquement toujours acceptée, d'une expérimentation humaine, qui incluait la mort d'un ou plusieurs sujets humains.

**Les sujets.** De toutes façons on ne demandait pas le consentement du détenu qui servait de cobaye. Les projets étaient soumis à Himmler, toujours passionné, puis, devant le nombre de demandes, on demanda à deux SS qualifiés de désigner les victimes : Glücks et Nebe. Naquit un conflit important entre les deux SS. À l'occasion d'une expérimentation sur le traitement de l'eau de mer afin qu'elle soit buvable; des discussions interminables s'en suivirent: Quoiqu'il en fût, les hommes-cobayes mouraient tous. Glücks proposait d'utiliser des juifs, Nebe des tziganes.

- **Les juifs.** Effectivement, les nazis étaient par doctrine antisémites et voyaient dans la race honnie un matériel humain parfait pour les expérimentations, puisqu'elle était condamnée à disparaître. Elle fournit nombre de sujets.

- **Les tziganes.** Le P<sup>r</sup> Ritter, chef du Centre de recherche en hygiène raciale, impliqua en 1936 les tziganes. Il ne cessa depuis de dénoncer ces sujets, qu'il jugeait "asociaux, fripouilles, faibles d'esprit, qui devenaient fatalement des bandits, des femmes prostituées, des ivrognes, des voleurs de chiens". Ritter suggéra leur extermination.

Lorsqu'en 1941 Ritter fut nommé directeur de l'Institut de biologie criminelle de la police (du SD), il se permit de faire chasser les tziganes de la Wehrmacht, de les stériliser et de les déporter. Envoyés à Auschwitz, ils furent bons pour la recherche médicale.

- **Les Résistants allemands** formèrent une espèce supplémentaire pour le vivier des cobayes humains. Le P<sup>r</sup> Stieve manquait de femmes, vivantes ou fraîchement décédées, pour ses recherches sur le cycle féminin. Il prit des allemandes vivantes et étudia leurs ovaires, leurs trompes, les utérus selon les phases du cycle, et cela sur 123 femmes. Il écrivit qu'il eut l'occasion d'étudier "des femmes vivantes ou mortes subitement".

- **Les déportés étrangers**, polonais, russes ou membres de la Résistance fournirent enfin un certain contingent, non négligeable.

La priorité revenait évidemment aux expérimentations concernant l'Armée, l'effort de guerre. Deux exemples : Stieve fit travailler sur la fécondité des permissionnaires revenant du front de l'Est qui avait diminué. Il voulut en connaître la raison. L'inhibition, bien sûr. D'où expérimentation. La réanimation en mer: La Luftwaffe (armée de l'air) demanda des expériences pour tester la résistance humaine à une immersion glacée, afin de connaître les possibilités de réanimation des pilotes abattus en mer froide.

La plupart des détenus périrent ainsi.

Une concurrence se révéla, évidemment entre :

- la Wehrmacht qui avait, pendant la guerre, son propre service de santé. Elle avait le pouvoir de nommer des professeurs d'université et pouvait compter ainsi sur la compétence réelle de nombreux scientifiques. Pour obtenir les nombreuses expérimentations demandées, elle passait par la voie hiérarchique.

- la SS (*SchutzStaffel* : escadrons de protection) était en concurrence avec la Wehrmacht. Elle disposait des sujets d'expérimentation (les détenus), mais n'avait pas de médecins vraiment

qualifiés. Entraîna aussi en concurrence l'organisation SS *Ahnenerbe* dont la mission était "la recherche de défense" et qui était dirigée par Sievers, l'ancien libraire. Cependant l'*Ahnenerbe* restait sous les ordres de l'EM du Reichsführer SS Himmler.

Les SS avaient aussi leur propre service de santé, avec un chef du bureau des affaires sanitaires, le docteur en médecine Karl Gentzen.

Après l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944, les SS prirent en main et supervisèrent tous les services. Le 25 août, le SS Brandt devint commissaire du Reich aux affaires sanitaires et médicales. Il s'agissait d'une autorité suprême qui pouvait donner des instructions médicales à tous les services de l'État, au parti, à la direction médicale SS, à l'*Ahnenerbe* et à la Wehrmacht.

### **Expérimentations sur certaines maladies ou certaines affections**

**La sclérose en plaques** : le P<sup>r</sup> Schaltenbrand crut avoir découvert un virus responsable. Il opéra une jeune fille de 16 ans. Elle mourut 11 jours plus tard. Il injecta de son LCR à des sujets idiots ou cancéreux.

**La pneumonie et la septicémie**, à Dachau, par les médecins SS.

En novembre 1941, arrivèrent à Dachau 1 800 prêtres polonais catholiques parmi lesquels des dignitaires ecclésiastiques, des professeurs d'université. Malgré le grand froid, ils restèrent, entièrement nus, plus de 12 heures sur la place d'appel. Ils furent ensuite poussés dans les blocks, privés de chaussures, avec une simple chemise. Ils durent revenir chaque jour sur la place d'appel. Ils moururent de pneumonie, de néphrite *a frigore*, de défaillance cardiaque.

Les survivants furent soumis à une expérience en comparant les effets de l'antibiothérapie par sulfamides (reconnue en Allemagne depuis 1942) et de la biothérapie, partant d'une théorie, ayant la grande faveur d'Himmler, que les maladies proviennent d'une carence de sels minéraux au sein des cellules et peuvent être traitées par des doses homéopathiques de certains sels.

L'expérimentation échoua. Le groupe fut décimé surtout par la pneumonie, sauf quelques-uns qui reçurent des sulfamides.

Le service expérimental biochimique de Dachau était situé, à la salle 3 du block 1 du *Kranken Revier* de Dachau; il comportait 20 lits.

La marche du service d'expérimentation était assurée par un médecin allemand détenu, Heinrich Stöhr. Il assumait les fonctions d'Infirmier chef. Médecin, simple détenu civil, pour avoir appartenu au SPD, le parti social-démocrate (il fut, après guerre, député au Landtag).

**Les phlegmons** : à la mi-juin 1942, le docteur Heinrich Stöhr avait pour mission de faire des expériences sur les détenus atteints de phlegmons. Il devait retirer à la seringue du pus des phlegmons pour l'injecter dans les jambes du patient, ce qui entraînait de gros œdèmes et plus tard une septicémie.

Alors, selon les ordres qui provenaient d'Himmler par l'intermédiaire du ReichsArtz Grawitz, commençait le traitement de biothérapie.

Le 22 août suivant, Grawitz informa Himmler que 40 septicémiques furent ainsi traités et que tous moururent. Soit deux séries de 20 détenus. Dans le même temps, à Auschwitz, trois cas typiques de septicémie furent traités par *kalium phosphoricum*. L'issue fut mortelle. Les expériences continuèrent.

Himmler espérait au moins un succès de la biothérapie sur ces septicémies provoquées. Il fit appel au P<sup>r</sup> Kiesswetter connu en biothérapie. Tous les cobayes humains moururent. Himmler fut furieux, et ordonna de continuer.

D'autres expérimentations furent entamées sur la gangrène gazeuse, sur la tuberculose, sur les blessures par balles empoisonnées à l'aconitine (alcaloïde très toxique à forte dose). Aucun résultat satisfaisant ne fut jamais obtenu.

Parmi ces médecins, qui avaient abandonné l'autopsie pour utiliser des êtres humains pour leurs expérimentations, certains croyaient pouvoir apaiser leur conscience, en prétendant sacrifier

des hommes et des femmes pour lutter contre certaines maladies. C'était essentiellement faux.

## **LA MÉDECINE DU *REVIER***

Si elle apparaît différente d'un camp à l'autre, la médecine du camp demeure toujours celle d'un mouvoir, abandonnée par le médecin-chef allemand, membre du parti, officier supérieur SS, qui limite son rôle à celui de l'administration, des statistiques, et à celui d'un autoritarisme à sens unique, refusant médicaments et soins, rejetant les admissions, expulsant des malades sans le moindre examen, en les accusant de paresse et même de sabotage.

Cependant dans quelques camps de concentration, le médecin allemand accepta la collaboration de confrères et d'infirmiers ou infirmières détenus, ne serait-ce que pour lui éviter les visites au *Revier* qu'il jugeait écœurantes. Une corvée.

Quelques exemples qui illustrent l'oubli total de leur mission par les médecins SS.

**Le Struthof**, en Alsace, installé sur la commune de Natzweiler, dont le site fut choisi spécialement par le Reichsführer Himmler, afin d'y recevoir surtout les NN, les *Nacht und Nebel*. Himmler pensa que cette appellation conviendrait parfaitement aux détenus condamnés à mourir, privés de soins, de colis, de courrier, afin qu'à l'extérieur personne ne sache ce qu'ils étaient devenus.

Himmler estima que cette formule était particulièrement adéquate, après avoir assisté à une représentation de *l'Or du Rhin*, de Wagner:

Le nain Alberich dérobe le trésor que les ondines du fleuve protègent. Il forge un anneau doué de pouvoirs magiques qui anéantira ses ennemis. Le nain prononce *Nacht und Nebel* (nuit et brouillard). Immédiatement l'ennemi s'évapore dans un nuage qui se disperse. Le néant.

Ouvert en 1941, le Struthof reçut début juillet 1943 les premiers Français. Les SS et les kapos s'acharnèrent sur eux et le premier jour deux médecins français périrent sous les coups. Le *Revier*, dont le médecin-chef SS Krieger avait passé le commandement au kapo Roschbach, fut rapidement inaccessible aux malades qui préféreraient mourir dans leur block.

Krieger était une véritable brute, qui n'accepta l'aide de deux médecins français que par paresse. Le docteur Chrétien apporta plus tard son témoignage : *"Nombreux étaient les blessés sous les coups, les morsures de chien, les accidents d'un travail de terrassier, mené à une cadence folle. Mais nous n'avions pas le droit aux soins de l'infirmier, encore moins à l'arrêt de travail en cas de maladie. Les malades livrés systématiquement aux coups et aux brimades des kapos et des SS, sur les chantiers, privés d'une partie de leur nourriture, agonisaient sous la pluie, ou brûlés par le soleil.*

*Les déportés infirmiers, avec la complicité du D<sup>r</sup> Fritz Léo, nous apportèrent une aide fort appréciable. Tous les soirs, l'Allemand Ferdinand Holl nous donnait en cachette quelques médicaments et des pansements en papier. Après notre journée de travail, le docteur Boutbien et moi-même soignons nos camarades".*

Pire que la médecine moyenâgeuse, les malades inertes, semi-comateux, étaient exposés au soleil et aux coups, aux mouches. Ils étaient opérés par les médecins détenus de leurs abcès, des plaies suppurantes.

*"La nuit, en cachette, avec l'aide d'un infirmier détenu, poursuivit le docteur Chrétien, j'incisais avec un couteau de cuisine, sans anesthésie. Je ramassais de trois à cinq verres d'asticots après l'opération. En trois semaines, le commando de Français NN était décimé."*

Le médecin-chef Krieger, Hauptsturmführer SS (capitaine) refusa toujours d'apporter son aide et le minimum de matériel pourtant indispensable.

Cependant un autre médecin SS arriva, le docteur Piazza. Élément capital, il avait une certaine influence sur le chef du camp, le fameux Kramer. Piazza n'avait pas oublié qu'il était médecin, médecin avant d'être SS. Cas rarissime. Il prit sur lui, malgré Kramer, de donner de l'extension au *Revier*. Peu à peu les médecins français furent autorisés à soigner les malades au *Revier*. Ils eurent une réelle influence sur Piazza.

Ainsi, mon chef direct, le général Delestraint, lui-même NN, reconnu par tous comme le chef des Français du Struthof, présenta, à la suite de coups reçus, une arthrite septique de la hanche

gauche (suppuration péri-articulaire). On put le faire admettre au *Revier*. Il fut opéré par un des médecins français, la collection purulente fut évacuée et ensuite drainée, mais bien entendu aucun antibiotique ne put être donné. Il guérit cependant ; il conservait une hanche raide. L'inculpation du général le désignait pour être présenté devant le Volksgerichtshof de Breslau, ce qui correspondait à la mort.

Les Français du camp voulaient le sauver. Il fallait donc qu'il restât au *Revier*; la prescription de massages périarticulaires pour sa hanche enraidie ne suffisait pas. Les amis, les médecins étaient anxieux. Un allemand, Hans Gasch, détenu pour raison politique, social-démocrate chrétien, était totalement acquis à la sauvegarde du général.

Informé par les amis, par les médecins français, profitant de contacts extérieurs, il put se procurer des comprimés pyrogènes, les faire passer. Présentant une forte fièvre, le général ne partit pas pour Breslau et resta au *Revier*. La conjuration de tous, y compris des détenus communistes qui firent passer quelques vivres en vue de son rétablissement, permit de le sauver, malgré la surveillance du D<sup>F</sup> Piazza, dont la fonction médicale ne lui faisait pas oublier pour autant son appartenance à la SS.

Les médecins et infirmiers français le savaient et se méfiaient en conséquence. Les infirmiers français ou ceux qui en tenaient le rôle faisaient le lien entre le camp et le *Revier*. Ils signalaient aux médecins les cas d'urgence, de détresse.

Ce fut ainsi que les docteurs Bogaerts et Laffite furent informés qu'un détenu NN devait être présenté au fameux Volksgerichtshof de Breslau. Seule une intervention au *Revier* pouvait lui éviter le départ. Ils affirmèrent au docteur Piazza que le détenu souffrait d'une appendicite et qu'il devait être opéré. Entré au *Revier*, il fut examiné par le D<sup>F</sup> Piazza qui doutait du diagnostic et voulut être présent à l'intervention. Profitant d'un moment d'inattention de Piazza, provoqué d'ailleurs par l'infirmier, le docteur Bogaerts frota l'appendice assez fort et longtemps pour qu'il apparaisse gros et rouge. Il interpella alors Piazza pour le lui montrer: Piazza lui répondit : "*Vous aviez raison*".

## **Dachau**

Il s'agit du premier camp de déportation, créé par les nazis, en mars 1933. Avant la guerre, les opposants politiques allemands y furent détenus. Avec la guerre, le camp reçut des Polonais, des Tchèques bien avant que les Résistants occidentaux n'y fussent internés. Le *Revier* de Dachau était exceptionnel. Des services spécialisés y furent créés : ophtalmo, ORL, blocs opératoires et même la *Lichtstation*, (kinésithérapie avec soufflant, infrarouges, air chaud).

Cependant ces améliorations servaient aux SS et non pas aux détenus. Ce *Revier* était présenté avec ostentation aux délégués neutres ou de la Croix-Rouge internationale.

En fait, entre le milieu de 1941 et fin 1942, ces blocs opératoires servirent à l'instruction d'étudiants allemands (2 années de médecine) sur des détenus sains. Plus de 500 interventions furent pratiquées, cours d'anatomie, de technique chirurgicale (estomac, vésicule biliaire, intestins) ou anatomie du cou.

Beaucoup de détenus moururent.

- Un infirmier détenu, Michel Naas, truquait les feuilles de température lorsqu'il s'agissait de malades convalescents, encore fragiles, que le médecin SS Intermayer voulait renvoyer au travail. Ce fut le cas du général Delestraint. Naas, atteint de pneumonie, travailla jusqu'à la limite de ses forces.

- Un étudiant en médecine détenu, Eugène Ost, découvrit qu'il existait au camp le centre expérimental du paludisme, tenu par le P<sup>F</sup> Schilling. Il parvint à y dérober des médicaments (quinine). Un infirmier du bloc des maladies internes le prévint qu'un détenu agonisait en dehors de son bloc avec une respiration haletante. Après examen, le diagnostic de pneumonie bilatérale fut porté. Emmené clandestinement au *Revier*, il reçut des injections répétées de quinine. Aucun résultat pendant trois jours. Le 4<sup>e</sup> jour, il était sauvé.

Le dévouement des infirmiers détenus à Dachau, leur travail en liaison avec les médecins, fut

admirable. Il n'est pas possible de comptabiliser les vies sauvées grâce à eux.

- L'histoire du docteur André Marsault:

En 1941, il fut arrêté pour fait de Résistance. Devant être déporté il fut détenu à Villeneuve-Saint-Georges (94) où, très sûr de lui, il proposa aux Allemands d'organiser une infirmerie de triage. Ils acceptèrent contre toute attente. Fort de sa réputation, une fois arrivé à Compiègne, il devint médecin-chef du grand camp. En avril 1944, il refusa de laisser embarquer quatre hommes malades pour l'Allemagne. Prise de bec avec le chef SS, qui refusa formellement :

- *"Ils sont malades"*, affirma Marsault
- *"Vous n'avez qu'à partir à leur place"*, rétorqua le commandant du camp.
- *"D'accord"* répondit-il à la grande stupéfaction de l'Allemand.

Arrivé à Dachau, le docteur Roche l'accueillit en lui présentant un dilemme :

- *"Marsault, veux-tu faire de la dermatologie ?"*
- *"Je ne suis pas dermato."*
- *"Si, tu dois l'être !"* rétorqua Roche avec assurance.
- *"Non"*.
- *"C'est la seule chance pour toi d'entrer au Revier comme médecin traitant."*
- *"Dans ce cas, je suis dermato."*

Un jour, le médecin-chef SS Intermayer, lui fit des reproches au sujet d'un malade qu'il voulait garder au *Revier*. Alors Marsault l'interrompt :

- *"Sturbannführer Intermayer, vous avez la gale"*, lui affirma-t-il.
- *"Absolument pas"*, répondit le SS, un peu ébranlé.
- *"C'est une forme indolore que les dermatologues connaissent bien, mais je vais vous traiter."*

L'Allemand, effaré, finit par accepter le diagnostic. Marsault l'enduisit d'une pommade de sa composition et lui dit de revenir une semaine plus tard, ce que ne manqua pas de faire Intermayer, très soumis.

- Les maladies, en cet hiver 1944-1945, fauchèrent d'innombrable détenus français et étrangers. De très nombreux malades étaient dysentériques. Par des diarrhées profuses, ils se vidaient. Les *Stubendienst*, chargés de la propreté du block, arrivaient toujours trop tard, étaient furieux d'avoir à laver, à relaver.

Odeur nauséabonde. Ce n'étaient bientôt que des moribonds qui ne pouvaient plus se retenir, inondaient le châlit inférieur, etc.

- Le typhus exanthématique à Dachau se déclara dans le block 29 ; les typhiques n'étaient pas évacués vers le *Revier*, ni toujours vers le block 30, celui des typhiques. Le kapo les laissait mourir.

- Un détenu, médecin, André Rigot, était au block 29. Il signala au médecin-chef SS Intermayer la contagion qui sévissait dans ce block. Intermayer devait venir chaque jour, il ne vint que trois fois. Il nia le diagnostic de typhus et affirma qu'il s'agissait de grippe. Pire, du fait de l'odeur, les SS qui vinrent inspecter ce block firent enlever les fenêtres en plein hiver. André Rigot se dévoua et essaya de traiter les malades, dysentériques et typhiques, tant qu'il put. Mais il fut contaminé par le typhus. Le kapo l'envoya entièrement nu au block 30, celui réservé aux typhiques, par une température de -10°.

- Le block 30 : André Rigot y fut reçu par le docteur Bohn, dont la compétence et l'abnégation dans ce block des typhiques étaient légendaires. L'état de Rigot s'altéra. Bohn ne disposait que de quelques comprimés d'aspirine. Il demanda à un infirmier de le transporter dans une pièce de ce block 30. Après la recherche des groupes sanguins; le docteur Bohn pratiqua une transfusion avec le sang d'un convalescent du typhus. Rigot guérit.

Dans ce block des typhiques, le docteur Bohn se dépensait sans compter. Il dormait peu, méprisait la contagion. Il était assisté d'un infirmier admirable, luxembourgeois, du nom d'Alet qui était disponible à toute heure.

Sous ses ordres quelques jeunes Français, dont un étudiant en médecine, se relayaient nuit et jour, pour assurer tous les soins infirmiers et recevoir les typhiques exanthématiques de ce block 30.

La mortalité, malgré ces soins, était très élevée. Tous les malades présentaient des escarres, d'autant plus qu'ils étaient très amaigris et que les matelas contenaient des copeaux de bois. Le docteur Rigot raconta plus tard qu'un matin en se réveillant il constata que ses deux voisins étaient morts dans la nuit. L'un d'eux était un républicain espagnol, réfugié en France et livré aux Allemands par le gouvernement de Vichy.

Les médecins français obtinrent du Sturbannführer Intermayer qu'un block fût réservé aux convalescents. Le docteur Suire en eut la responsabilité ; en relation directe avec le docteur Bohn, il multipliait les transfusions, seule thérapeutique possible, faute de médicaments.

- Devant l'absence totale du corps médical SS qui craignait la contagion, les médecins et infirmiers français avaient pris l'épidémie en main, négligeant la contamination. Quatorze d'entre eux moururent.

- Le 29 avril 1945, Dachau fut libéré par les Américains, lesquels organisèrent un centre médical dans le camp des SS.

Le docteur Bohn qui ne tenait plus debout, déclara : "[On dit que] *les malades atteints du typhus exanthématique doivent être transférés dès demain à l'ancien camp SS, pour y être soignés par des médecins américains, mais on aura besoin sans doute de [l'expérience] de médecins et infirmiers détenus. Je demande expressément à être l'un de ces médecins et à continuer à soigner les malades du camp, même si cela doit retarder pour moi l'heure du retour, jusqu'au dernier malade.*"

**Le camp de Schörlingen** en Wurtemberg, commando de Dachau. Le docteur Robert Morel était chargé du *Revier* par le médecin-chef SS Telchow. Il avait ¼ d'heure le soir pour examiner 30 à 40 malades et n'avait droit qu'à 3 exemptés. Sinon, tous, y compris lui, étaient renvoyés au travail, à coups de bâton. Il opéra un jour un détenu présentant un abcès rétro oculaire en employant un clou aiguisé. Pour un détenu blessé par une balle explosive à la jambe, il racla le tibia, enleva les esquilles et les éclats avec une tenaille bouillie.

Telchow avait un petit chiot, qui présentait une tumeur de la thyroïde. Morel l'opéra et réussit parfaitement. Depuis Telchow avait beaucoup d'égard pour le médecin français. Les détenus du *Revier* en furent bénéficiaires.

**Ravensbrück**, camp de femmes. Le *Revier* fut particulièrement surveillé, étant donné que l'infirmière tchécoslovaque avait pris le parti de travailler pour les SS. Elle dénonçait les femmes qui essayaient de prolonger leur hospitalisation. Elle était plus inhumaine que le médecin allemand.

**Oranienburg Sachsenhausen** : camp de femmes. Le cas de Cécile Godet : Cécile Godet était auparavant infirmière des maquis du Vercors. Après l'attaque aéroportée allemande du 14 juillet 1944, les maquisards s'étaient repliés en emportant leurs blessés et en les plaçant dans la grotte de la Luire.

Médecins et infirmières y restèrent pour les soigner. Le site difficilement accessible fut découvert, sur dénonciation. Les éléments d'assaut nazis qui n'étaient pas des tendres achevèrent tous les blessés; les médecins emmenés furent fusillés ; quelques infirmières dont Cécile Godet furent déportées.

En tant qu'infirmière Cécile était au *Revier* d'Oranienburg. Elles n'étaient que trois pour 150 malades qui étaient deux par paillasse. Parmi ces femmes, dénutries, beaucoup étaient blessées par coups, par morsures de chien. Les plaies suppuraient. Aucun antibiotique, bien sûr. Des pansements en papier qui ne tenaient pas et que les infirmières n'avaient pas le droit de changer avant une semaine. Le pus coulait sur les paillasses. Mais Cécile, comme les deux autres, n'obéissait pas et en cachette volait, lorsqu'il y en avait, pansements et alcool, pour soigner ces plaies. L'infirmière en chef, la grosse Elizabeth, toujours furieuse, défendait la position réglementaire. Le médecin-chef nazie, une femme, appelée Elsa, inactive, était parfaitement indifférente aux événements.

Cécile avait pris l'habitude, lorsqu'une femme mourait, de regarder sous l'oreiller. Très souvent, elle y trouvait un petit morceau de pain qu'elle destinait à d'autres malades.

## LA STÉRILISATION



En ce qui concerne l'extermination de la race juive, des chefs nazis étaient partisans du gazage sur une grande échelle. Cependant, certains, dont le docteur Brack, firent remarquer que l'effort de guerre allemand exigeait de la main d'œuvre. Sur dix millions de juifs, hommes ou femmes, au moins trois millions devaient être utilisés efficacement, mais ils devaient être auparavant stérilisés. Himmler demanda à son adjoint Pohl de recevoir les suggestions.

La stérilisation chirurgicale fut écartée, beaucoup trop lente et coûteuse.

Au printemps 1942, Himmler s'intéressa particulièrement à "la stérilisation non chirurgicale des femmes inférieures". Mais aussi à celle des hommes.

En septembre-octobre 1941, un certain docteur Madaus, de Dresde, avait fait paraître un article dans une revue médicale sur une plante sud-américaine, le *Caladium seguinum* qui, sur des rats, avait le pouvoir de les rendre stériles. Madaus savait qu'une tribu brésilienne décochait à ses ennemis des flèches empoisonnées par cette plante. La victime survivait mais ignorait qu'elle était désormais stérile. Donc une simple injection IM suffisait. Cette méthode intéressait d'autant plus la politique nazie, que les victimes de cette stérilisation, après avoir travaillé en camp pour le Reich leur vie durant, ne pouvaient plus se reproduire.

Un médecin militaire en parla à Himmler afin de lui faire part "de l'énorme importance de ce médicament pour le combat que mène actuellement notre peuple". Madaus écrivit ensuite "qu'il serait possible de stériliser les gens à leur insu et notamment les trois millions de prisonniers de guerre russes". On proposa même d'essayer en un camp tzigane.

Himmler ordonna à ses adjoints d'offrir à Madaus les moyens d'expérimenter en camp de déportation. L'Institut Madaus fut créé. Madaus parla alors de culture de plantes en serre, en grande quantité ou d'essai de synthèse. Ce fut un double échec : la plante poussait mal en Allemagne et en Autriche. L'institut Madaus ne disposa pas assez de plantes pour parvenir aux larges résultats souhaités. Et la synthèse ne pouvait pas réussir rapidement. On renonça donc à l'injection IM de *Caladium seguinum*.

Le docteur Clauberg, issu d'un service gynécologique du Knappschaft Hospital de Königshütten, avait expérimenté un moyen : l'introduction intra-utérine d'un agent irritant ; ce fut la méthode Clauberg. Il informa Himmler qui lui proposa d'employer son système sur un plan beaucoup plus important, au camp de Ravensbrück. Cependant Clauberg refusa d'y travailler, malgré l'insistance de Grawitz. Le projet n'eut pas de suite à Ravensbrück. Est-ce parce qu'en général, à Ravensbrück, les détenues n'étaient pas juives ?

Au printemps 1943, Clauberg écrivit à Himmler, pour lui faire part de projets nouveaux, beaucoup plus larges. Il lui demandait la permission de les expérimenter à Auschwitz, "des stérilisations massives des femmes indignes de se reproduire, ainsi que l'amélioration de la fécondité des femmes dignes."

À la suite d'une conférence médicale à Auschwitz, la stérilisation massive des femmes juives fut programmée et Clauberg affirma à Himmler pouvoir stériliser 1 000 femmes par jour, sans qu'elles puissent s'en douter. Il disait à toutes qu'il s'agissait d'un examen gynécologique de routine, ou il déclarait parfois qu'il allait leur pratiquer une insémination artificielle.

Après de telles expérimentations, il lui arriva de procéder à des expériences pratiques, en enfermant, par exemple, une juive et un juif dans une pièce pendant un certain temps et d'observer les effets éventuels.

En juin 1943, Clauberg envoya son premier rapport à Himmler. "*La méthode était au point*". Avec dix assistants, un médecin pouvait stériliser 1 000 femmes en une seule journée. L'organisation apparut trop importante et fut abandonnée.

Dans le même temps, et pour la troisième fois, en dehors de Clauberg, eut lieu une nouvelle méthode de stérilisation ou de castration par rayons X, sans que la patiente ou le patient s'en aperçoive. Le docteur Brack demanda à Himmler une aide pour son projet. Il demanda des adjoints. Il avait imaginé de faire installer deux tubes d'émission de rayons X près d'un bureau où un agent ferait semblant de remplir un questionnaire devant la femme juive, ou l'homme juif. Pendant l'interrogatoire, il déclencherait l'émission de rayons X à travers deux tubes dirigés sur la victime. Avec 20 de ces bureaux on pourrait stériliser 3 000 à 4 000 personnes par jour. Mais

chaque unité reviendrait de 20 000 à 30 000 marks.

La proposition ne fut pas suivie en 41-42.

En fait, les méthodes qui devaient être pratiquées très largement, sur des centaines de milliers, voire des millions d'êtres humains, échouèrent.

Cependant, avant d'envisager les très larges stérilisations concernant leurs méthodes respectives, ces médecins pratiquèrent des expérimentations sur des femmes et des hommes juifs, sur des tziganes et même sur des détenus étrangers, voire sur des Résistants allemands. À la suite de celles-ci, à la suite des échecs, ces victimes moururent en grand nombre ou restèrent handicapés. Les chercheurs, les médecins, les aides, les infirmiers allemands, étaient complices. De thérapeutes, que la plupart avaient conçu comme leurs vocations premières, ils devenaient des assassins.

## Conclusion

En fait, la médecine officielle, au camp de concentration était totalement soumise au régime hitlérien. Qui plus est, la grande majorité, sinon la totalité des médecins allemands qui avaient le titre de médecin du *Revier* du camp, ou de chef de laboratoire, ou d'adjoint, étaient inscrits au parti nazi ; un très grand nombre d'entre eux avaient d'ailleurs un grade SS.

Leur conscience était anesthésiée soit par leur conviction politique, soit par la sanction potentielle. Le fanatisme national qui sévissait alors en Allemagne avait fait qu'ils n'étaient plus d'abord médecins, ou infirmières, mais nazis.

Cette suprématie politique devant la mission médicale atteignait les plus grands professeurs, notamment les chercheurs, comme trop souvent les médecins, infirmières ou infirmiers.

Soixante années ont passé depuis la fin de la seconde guerre mondiale, depuis la libération des camps. Pourtant depuis 1945, dans d'autres pays, des exactions se produisirent, compromettant la médecine au nom d'une politique totalitaire. Tout se passe comme si certains pays, certains partis aient suivi ou aient été tentés de suivre l'exemple nazi. Nous devons demeurer vigilants.

Avant même que le mot "éthique" n'ait connu l'engouement qu'il possède aujourd'hui, les professions de santé connaissaient la déontologie de leur profession. Elles furent toujours liées à des règles rigoureuses de conduite, à des fondements de morale stricts, dans le respect de l'être humain.

Ces règles se rapportèrent toujours aux principes édictés au IV<sup>e</sup> siècle avant J-C, par le plus grand médecin grec, Hippocrate, en un serment que le futur médecin prête ordinairement. Depuis des siècles, les médecins de plusieurs nations, dont la France, se doivent de suivre les préceptes enjoins par ce serment. Citons quelques phrases :

*"Dans la mesure de mes forces et de mes connaissances, je conseillerai aux malades le régime de vie capable de les soulager et j'écarterais d'eux tout ce qui peut leur être contraire ou nuisible."*

*"Jamais je ne mettrai de poison, même si on me le demande et je ne conseillerai pas d'y recourir..."*

*"Ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira ni à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime."*

Le médecin, l'infirmière et l'infirmier, toute femme ou tout homme qui a le privilège d'être un thérapeute doit être imprégné de cette éthique, qui est primordiale, c'est-à-dire qu'elle passe avant tout autre impératif.

Nous devons être à tout moment conscients que le patient est censé se soumettre en toute confiance au thérapeute, lors de la consultation et des soins. De ce fait, le patient se trouve en état d'infériorité par rapport au thérapeute. Ce serait abuser de son état de crédibilité, de fiabilité, de confiance, que d'en profiter pour lui nuire de quelque manière que ce soit, ou même de tenter de lui imposer un sentiment, une opinion politique, qui ne serait pas au bénéfice de sa santé, mais serait plus en rapport avec notre convenance qu'avec la sienne.

Fatalement, soigner le corps inclut aussi la faculté de percevoir les réactions du patient devant sa douleur, les conséquences de son handicap léger ou sévère.

Alors, intervient la notion d'empathie, cette faculté, nécessaire au thérapeute, de pouvoir se placer à la place d'autrui, de percevoir ce qu'il ressent, sans toutefois en être affecté, voire inhibé soi-même.

Le respect, l'attention que le thérapeute porte à l'homme et la femme qu'il soigne, doivent le rendre nécessairement plus rigoureux pour soi, dans l'exercice de sa profession, avec le souci de tout faire pour l'intérêt du patient, et de ne rien lui imposer qui pourrait lui nuire, nuire à sa santé, à sa personnalité, à sa vie.

Je vous souhaite une carrière bien remplie au service des autres.

Docteur François-Yves Guillin  
Secrétaire du général Delestraint en 1942/1943

### **Bibliographie restreinte**

- Christian Bernadac - Les médecins maudits. Michel Lafon, Paris, 1996
- Christian Bernadac Les médecins de l'impossible. Michel Lafon, Paris, 1996
- Ernst Klee - La médecine nazie et ses victimes. Solin Actes Sud, Arles
- François Bayle - Croix gammée contre caducée. 1950